

LE CAUCASE ILLUSTRÉ



RÉDACTEUR EN CHEF: J. MOURIER

TIFLIS

IMPRIMERIE MNATZAKAN MARTIROSIANTZ
MICHAILOVSKY PROSPECT

Les manuscrits, dessins, photographies déposés ne sont pas rendus. Les droits de reproduction des gravures et de traduction des articles publiés par LE CAUCASE ILLUSTRÉ sont expressément réservés



MAGASIN ANGLAIS

GAMBRILL & WILLIAMS

28, Grande Morskaïa, 28

St-Petersbourg

CONFECTIONS
pour dames,
PRÊTES et SUR COMMANDE
PARFUMERIE
ANGLAISE ET FRANÇAISE
PAPETERIE
CHEMISES
TROUSSEAUX

TAILLEUR ANGLAIS
pour hommes et pour dames

ACCESSOIRES POUR LAWN-TENNIS

ÉTOFFES DE LAINE
châles
PLAIDS
MOUCHOIRS de POCHE
BONNETERIE
Gants anglais
LINGERIE

Catalogue et échantillons envoyés franco sur demande



POUR LES COMMANDES A FAIRE AUX
GRANDS MAGASINS DU LOUVRE
DE PARIS

GRANDS MAGASINS
DU
LOUVRE

les plus vastes du Monde

Paris

S'adresser à

M. MAURICE HESSE

„A LA VILLE DE LYON“

Seul représentant des GRANDS MAGASINS DU LOUVRE de Paris

22, Perspective Nevsky, 22

SAINT-PETERSBOURG

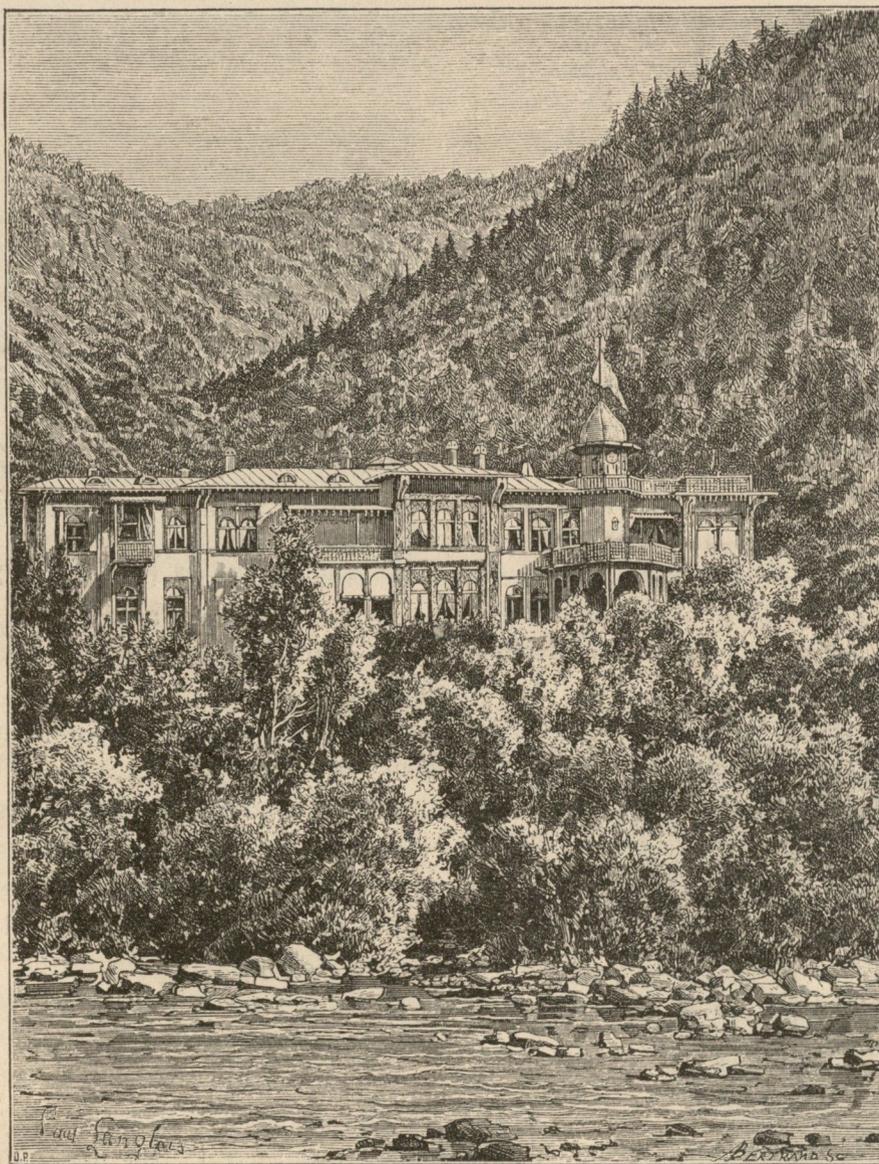
LE

CAUCASE ILLUSTRÉ

RÉDACTEUR EN CHEF: J. MOURIER

№ 12

1899-1900



Palais de S. A. I. Le Grand-Duc Michel Nicolaïévitch, à Borjom

(Dessin de Paul Langlois)



L e t t r e o u v e r t e

à Monsieur Evangouloff,
Maire de Tiflis

A côté des monuments dédiés à des gloires militaires, il en est deux que le Caucase devrait avoir à cœur d'élever à deux gloires littéraires et scientifiques : j'ai nommé Brosset et Dubois de Montpéroux.

L'un joignait à une immense érudition le culte du passé de la Géorgie et de l'Arménie, l'autre savait allier un grand talent de géographe, de géologue et de botaniste à celui d'intéressant conteur et de consciencieux écrivain.

Leurs ouvrages précieux, et que l'on ne dépassera jamais au point de vue de l'exactitude et de la précision scientifique, ont immortalisé deux nationalités dont l'histoire, jusqu'alors assez vague et assez obscure, n'a été éclairée que par les inscriptions déchiffrées par Brosset, ses recherches de linguistique et sa traduction de l'Histoire de la Géorgie. Dubois de Montpéroux a eu l'honneur de publier un Voyage et un Atlas qui sont des chefs-d'œuvre et une mine inépuisable de renseignements de toute nature.

La municipalité de Tiflis, si prodigue en noms inconnus ou insignifiants lorsqu'il s'agit de baptiser une nouvelle rue, ne pourrait-elle pas, dans la cacophonie des ses appellations urbaines, trouver au moins la place pour deux plaques que tout le monde comprendrait, approuverait, et qui ne seraient qu'un faible et juste tribut de reconnaissance payé à la mémoire de deux hommes de génie?

J. Mourier

G o u n i b e t S c h a m y l

C'est à Gounib, au Daghestan, qu'après tant de combats contre les Russes, Schamyl, successivement délogé de toutes ses positions, se réfugia au commencement de l'année 1859; il n'était plus ac-



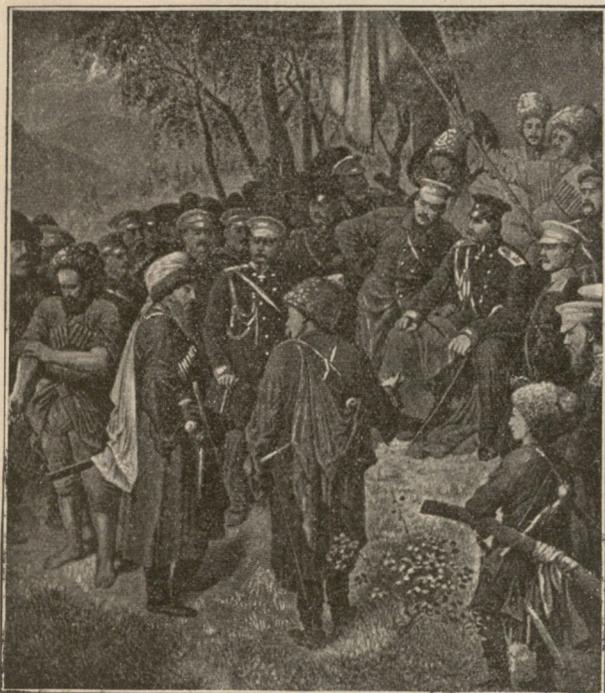
Schamyl

compagné que d'une poignée d'hommes, quatre cents environ, les plus braves et les plus intrépides de ses murides. La terrasse supérieure du Gounib, presque inaccessible du côté du Kara-Koïssou, se relève peu à peu vers l'Ouest et forme ainsi un second plateau confinant à des escarpements à pic. Du haut de cette inexpugnable acropole, Schamyl se sentant invincible soutenait les efforts de toute une armée commandée par le prince Bariatinsky. Un assaut avait échoué; l'Iman abondamment approvisionné n'était pas prenable par la famine; l'hiver allait forcer les Russes à lever le blocus, et cet échec eut été le signal d'une nouvelle insurrection, quand un audacieux coup de main sauva la situation. Dans la nuit du 6 septembre 1859, des grenadiers du régiment d'Apchéron et les tirailleurs du Daghestan escaladèrent, par un miracle d'adresse et de courage, les pentes abruptes de l'Ouest; au point du jour

le drapeau russe flottait sur le plateau supérieur du Gounib. A cette vue inespérée, la colonne du général Bariatinsky traversa le Koïssou et escalada le flanc de la montagne. On tira à peine quelques coups

de fusil. Schamyl, perdu, se rendit à discrétion au vainqueur. Victorieux, l'Empereur fut clément; l'Iman fut interné à Kalouga; plus tard, il obtint l'autorisation de se retirer à la Mecque où il mourut aveugle (1797—1871). Des fils de l'Iman, l'un, Djemal-Eddin, fait prisonnier à Akoulgo, élevé en Russie et devenu aide de camp de l'Empereur, était mort de chagrin et de langueur, quelque temps après avoir été rendu à son père en échange des princesses Tchavtchvadzé; deux autres, reconnus gentilshommes, servent dans l'armée russe.

Il faut plusieurs heures pour parcourir à cheval et avec un guide la montagne de Gounib. La citadelle occupe le plateau inférieur; sur la place, on montre les canons de Schamyl, entassés pêle-mêle



La soumission de Schamyl
(D'après Horscheldt)

au pied du mur de l'église. Le chemin carrossable qui mène au plateau supérieur, par des zigzags fort raides, porte en grande partie sur viaducs; dans un petit bois de bouleaux une pierre commémorative, protégée par un kiosque hexagonal, indique l'endroit où le général Bariatinsky reçut la soumission de l'Iman; sur cette pierre on lit l'inscription laconique: «Prince Bariatinsky, 1859». L'aoul du prophète n'est pas loin: les maisons construites avec les pierres de la montagne sont toutes en ruine; celle de Schamyl est facilement reconnaissable à une chambre élevée, espèce de cellule où l'Iman se retirait pour méditer. La prison est un souterrain étroit, sans air et sans lumière, où étaient enfermés les prisonniers russes et les rebelles; la glacière, une fissure rocheuse où l'eau d'infiltration se convertit en glace, même pendant les plus fortes chaleurs de l'été. Un tunnel, creusé en 1871 pour permettre à l'Empereur de monter directement de la vallée du Kara-Dagh au Gounib, est actuellement obstrué. Une route carrossable aboutit à l'endroit même où eut lieu l'escalade héroïque des Russes; si le fait n'était

pas certain, indubitable, on aurait peine à croire que des êtres humains aient jamais pu gravir ces pentes à pic sur un abîme dont la profondeur donne le vertige. A partir de ce point, il n'y a plus de chemin; par des pentes glissantes on atteint l'extrême rebord du plateau supérieur d'où se déploie l'un des plus splendides panoramas qu'on puisse contempler: la chaîne Nord-Est du Daghestan, le Krevet dressant fièrement ses pointes couronnées de glaciers, le mont Thilimène, avec son étrange sommet semblable à un coffre colossal; en bas, presque perpendiculairement, au fond d'un précipice traversé par le Zala-Dalti, les aouls avares pareils à des taupinières éparpillées le long d'un mince filet d'eau; un peu plus au Nord l'étroite crevasse sombre menant au Kara-Dagh. On reprend le chemin de la citadelle par des raccourcis.

D'après ORSOLLE

L'architecture religieuse au Caucase



Ruines du clocher du „Zioné monastère“ près de Borjom

(Dessin de Paul Langlois)

La numismatique géorgienne

D'après le texte et les dessins de M. DE MORGAN *

La Chronique géorgienne, si longue, si pleine de fables, renferme, il est vrai, toute l'histoire de la Transcaucasie depuis le premier siècle jusqu'à nos jours, mais il est peut-être intéressant de retracer brièvement les annales géorgiennes à l'aide de la numismatique indigène qui fournit à ce sujet tous les renseignements nécessaires. Les médailles, miroirs du passé, sont plus éloquents que les récits des chroniqueurs nationaux, dans lesquels le patriotisme exagéré se retrouve à chaque page et fait douter de l'exactitude des faits.

Le premier document numismatique géorgien qui soit parvenu jusqu'à nous, dit M. de Morgan, est une imitation du denier d'Auguste. A l'avvers: la tête de l'empereur; au revers: ses deux fils adoptifs Caius et Lucius Cæsar. Les armées romaines, en venant en Ivérie, avaient laissé une certaine quantité de ces monnaies, et on en trouve assez souvent dans la vallée de la Koura. C'est cette monnaie que copièrent les Géorgiens, mais ils le firent avec si peu d'art que la légende est composée de lettres informes, et que les personnages sont à peine reconnaissables. La grossièreté de cette imitation prouve que les Romains n'avaient dans le pays qu'une faible autorité, et que personne, à la Cour des rois géorgiens, n'était en mesure de corriger les inscriptions en langue latine.

A l'époque des grandes guerres des Parthes contre les Romains, la Géorgie, qui alors était presque indépendante, s'abstint de frapper monnaie, et les deniers arsacides circulèrent en abondance dans la Transcaucasie.

Sous les Sassanides, les Géorgiens subirent l'influence de leurs puissants voisins, et, tout en conservant leur liberté, commencèrent à frapper monnaie au type perse. Toutefois, on vit sur chacune de leurs médailles un monogramme géorgien indiquant les

initiales du prince qui les émettait. Au début, ces reproductions des deniers sassanides n'ont qu'un monogramme au-dessus de la tête du monarque perse; et l'autel du feu, placé au revers, montre que la Transcaucasie n'était pas hostile aux croyances mazdéennes. Quelques-unes de ces médailles ont des légendes latines (*civi*) qu'un graveur ignorant traça, sans s'inquiéter du sens. Plus tard, quand l'Arménie et la Géorgie furent devenues chrétiennes, le pyrée du revers fut remplacé par une croix, et les deux gardiens du feu restèrent. Enfin, dans les derniers temps de l'époque des Perses, le champ de l'avvers porta des légendes géorgiennes entières. Ce n'est donc que graduellement et sous une influence étrangère que les Géorgiens furent amenés à émettre des monnaies nationales.

Les premières imitations géorgiennes de deniers sassanides furent faites d'après les coins d'Hormisdas IV, de Varahran VI, et de Khosrou II Parviz; toutes les monnaies furent frappées par les *éristaws* (princes) indépendants qui renversèrent le pouvoir des Perses dans leur pays (575 ap. J. C.). Ces princes n'étaient que des souverains sans importance, car la Géorgie était encore réduite à des territoires très restreints.

Après les campagnes d'Héraclius, les Grecs avaient introduit dans le Caucase et l'Arménie le numéraire byzantin, mais lors de la conquête arabe, vers la fin du VII^e siècle, la monnaie des Héraclides fut peu à peu remplacée par les dirhems coufiques qui eurent cours jusqu'au XI^e siècle.

Les gouverneurs des khalifes s'établirent à Tiflis en 646, et, grâce à une forte garnison arabe, maintinrent leur autorité dans toute la Géorgie. Mais jusqu'en 704 (85 de l'hégire), Tiflis n'eut pas d'hôtel des monnaies; cette année même Abdul-Mélik y fit frapper des dirhems; nous connaissons aussi des monnaies abassides de cette ville portant les dates de 210 (825), 248 (862), 294 (906 à 907) et de 311 (923 de l'hégire).

* Mission scientifique au Caucase.—*Recherches sur les populations primitives et le travail des métaux au Caucase.* 2 vol. in-8°. E. Leroux édit. Paris.



Au nord de l'Arménie, dans les montagnes qui séparent ce pays de la Géorgie, de petits royaumes s'étaient maintenus, en dépit des armées arabes. Davith, fils d'Adarnassé Couropalate, était maître de l'un d'eux, du royaume ou plutôt du territoire de Dark. Il était le plus puissant dynaste de la Géorgie méridionale à la fin du X-e siècle. Davith agrandit ses possessions vers le Nord, s'établit dans le Samchwildé, s'empara de Duranis et se fit craindre même de l'émir de Tiflis. Mais dès qu'il sortit des montagnes pour entrer en lice avec les Arabes, ses succès s'arrêtèrent. Vaincu par Phaldoun, émir de Gandja (Elisabethpol), il fut chassé et momentanément dépouillé de ses possessions. Toutefois, il ne resta pas sans puissance, car, soutenu par les Grecs, auxquels il avait rendu d'importants services, il remporta de nouveaux succès, s'empara de toute l'Albanie arménienne et fortifia la ville de Lori.

A cette époque, d'autres souverains, dont les domaines étaient très amoindris, vivaient dans les montagnes du Grand et du Petit-Caucase. C'étaient: Bagrat III roi de Géorgie; Kakig roi d'Ani; Apas roi de Kars, etc. Davith sut les gagner à sa cause, et c'est avec leur alliance qu'il parvint à reconstituer son royaume.

L'indépendance des Géorgiens et des Arméniens était alors confiée à une poignée d'hommes réfugiés dans les montagnes du Lazistan, d'Arménie et dans la vallée du Phase, faiblement soutenus par les Grecs, et ayant à lutter contre les armes partout victorieuses des khalifes. Mais le temps approchait où la chrétienté européenne allait faire une puissante diversion en Syrie: C'est à la première Croisade que la Géorgie dut son salut.

Davith (983—1001) frappa des médailles au type byzantin, d'après les coins de Jean Zimiscès et de Basile II. Quant à son titre de «Couropalate», il lui avait été conféré par les empereurs en récompense de ses services.

Le monnayage de Bagrat IV est imité aussi des médailles byzantines; les légendes sont toutes en géorgien. On y lit: «Christ! exalte Bagrat, roi des Apkhasés et nobilissime!» ou bien: «Christ! exalte Bagrat roi des Apkhasés, des Kartles, et sébastel!»

Ces monnaies présentent des analogies avec celles de Romain Argyre, au type de la Vierge.

La seule monnaie de Ghiorghii II (1072—1089) qui soit parvenue jusqu'à nous est de même au type byzantin, avec la légende: «Christ! exalte Ghiorghii, roi des Apkhasés, des Kartles et César!» Elle fut évidemment frappée avant l'invasion des Turcs seldjucides, en 1088.

Les princes qui viennent d'être cités n'eurent qu'un pouvoir très limité. Soumis aux Grecs et aux Turcs, ils n'étaient rois que de nom et méritent plutôt le titre de gouverneurs. Mais avec Davith II le Réparateur (1089—1125) s'ouvre une ère nouvelle: la Géorgie reprend sa liberté, chasse les musulmans et prépare le glorieux règne de la reine Thamar.

La numismatique de Davith est fort peu nombreuse. Cependant ses médailles présentent un curieux mélange du type arabe et de celui des coins byzantins. Il semble qu'à cette époque, la Géorgie, devenue indépendante, soit restée indécise sur le type monétaire qu'elle adopterait: A l'avvers, c'est le roi à cheval et ses initiales; au revers, c'est une invocation écrite en caractères musulmans: «Le roi des rois Davith, fils de Ghiorghii, glaive du Messie!» Il est naturel d'ailleurs de voir ce peuple, à peine libre, se servir des monnaies alors en cours et les imiter, afin de rendre son numéraire d'un usage plus facile.

Les monnaies de Dimitri I-er (1125—1154), fils de Davith le Réparateur, couvertes d'inscriptions arabes, portent en même temps que: «Le roi des rois, Dimitri, glaive du Messie», la mention au revers: «Al-Moktafy, prince des Croyants» ou parfois, dans un cartouche, les deux noms: «Mas'oud, Dimitri».

Sous Ghiorghii III (1154—1184), fils de Dimitri, les monnaies sont encore empreintes de l'influence musulmane, mais ne mentionnent plus les noms des sultans. L'avènement de ce roi au trône semble marquer les débuts de l'indépendance absolue de la Géorgie. Sentant sa fin approcher, Ghiorghii s'associa sa fille Thamar et la fit reconnaître pour son successeur. Il mourut en 1184, et, après sa mort, les *éristaws* et les évêques de Géorgie nommèrent Thamar «roi et reine du Karthli». A peine

arrivée au trône, Thamar épousa Georges, fils d'André Bogoloubsky, prince des Novgorodiens, qu'elle fut bientôt obligée de répudier, à cause de ses débauches. Peu après, la reine épousa en secondes noces Davith Soslan (1193), prince d'Osseth. Elle mourut en 1212.

Bien que dotée de légendes musulmanes, la numismatique géorgienne prit, sous le règne de Thamar, un caractère national; les lettres indigènes sont mélangées aux coufiques, et les inscriptions attestent la puissance et la liberté. En effet, les médailles de Thamar seule portent: «La reine magnifique, splendeur du monde et de la religion, Thamar fille de Ghiorghi; aide du Messie; que Dieu glorifie ses victoires; que Dieu accroisse sa foi et fortifie sa prospérité!»

Les monnaies de Ghiorghi IV Lacha (1207—1223), fils et successeur de Thamar, semblent avoir été copiées sur celles de cette reine; les légendes géorgiennes et musulmanes sont les mêmes, et le type général est semblable. Ghiorghi, en 1223, laissa le trône à sa sœur Roussoudane.

Fille de Thamar, Roussoudane (1223—1247) assista à la ruine du royaume de sa mère. Ses armées vaincues laissèrent Djelah-Eddin s'emparer de presque toute la Géorgie. Puis vinrent les Tatars, commandés par Djendgis-Khan, qui dévastèrent tout le pays. Obligée de fuir et de payer tribut aux Mongols, Roussoudane leur donna son fils en otage et mourut en 1247 des suites de ses débauches.

Avec cette reine finit l'indépendance géorgienne; elle avait duré deux siècles environ; période remplie de luttes incessantes, de conquêtes, désastres. Dès le début du XIII^e siècle, la Géorgie devint, de fait, une partie du grand empire mongol. Le monnayage géorgien se confondit bientôt avec celui des khans. On vit alors apparaître sur les monnaies de Davith Soslan (1243—1269) des légendes honteuses telles que les suivantes, écrites en caractères arabes: «Le serviteur du khan, maître du monde (Davith), roi» ou bien: «Par la toute puissance de Dieu—le serviteur du pouvoir—de Gaïouk-Khan-Daoud-roi», ou encore: «Par la toute puissance de Dieu—et par la suprématie de l'empereur du monde, Mangou-Khan-Daoud—fils de Ghiorghi-le-Bagratide». Sous Davith

V, les légendes étaient encore écrites en caractères musulmans, tandis qu'avec Dimitri II (1273—1289) les inscriptions furent faites en langue et en caractères mongols et le nom du roi géorgien ne fut plus rappelé que par une initiale perdue dans une légende pieuse; les monnaies portent alors simplement: «Frappé par—Abagha-vicaire—du khan suprême»; le nom du gouverneur tatar change seul.

Les rois Davith VI (1292—1310) et Wakhtang III (1301—1307) occupèrent le trône dans les mêmes conditions; mais sous Bagrat V (1360—1395) le monnayage national recommença. La puissance des Mongols touchait à sa fin, et les rois de Géorgie, après un rapprochement avec les empereurs de Trébizonde, frappèrent monnaie à l'imitation des aspres comménats. Les invasions de Timour (1386, 1400, 1401, 1402) vinrent, il est vrai, troubler ce moment de repos, mais les documents numismatiques conservent jusqu'au milieu du XV^e siècle un certain caractère national.

Après les troubles qui accompagnèrent l'arrivée des Turcs dans l'Asie antérieure, le Caucase resta soumis aux vainqueurs; dès lors l'indépendance des Géorgiens était à jamais perdue. Les Ottomans s'emparèrent de tout le versant caucasien de la mer Noire, les Persans de la vallée de la Koura et de Tiflis, où les rois indigènes n'eurent plus qu'un rang très inférieur vis-à-vis des shahs de l'Iran. Les deux grandes puissances musulmanes, divisées entre elles par des sectes religieuses, furent sans cesse en lutte, et les pays de Géorgie et d'Arménie prêtèrent presque toujours le champ de bataille où se vidèrent ces sanglantes querelles.

De Ghiorghi VIII (1453—1469) au règne de Simon (1712—1716), le monnayage géorgien disparut entièrement. Les rois n'étaient plus que des gouverneurs sans autorité, sans indépendance, et malgré leur conversion à l'islamisme, ils ne jouissaient que bien peu de leur titre.

La numismatique géorgienne moderne est tout entière au type persan, et rappelle jusqu'à la confusion les coins d'Erivan, Ispahan, Gandja, Tebriz, Nakhitchevan, Hamadan, Bagdad, Schiraz, etc. Les légendes sont généralement en caractères arabes, mais elles attestent encore, comme celles de la Perse,



les traces de l'influence mongole, dans les figures d'animaux, rappelant les dates du cycle duodénaire. Parfois, au milieu de ces caractères résultant des influences étrangères et des conquêtes précédentes on lit les noms des souverains écrits en géorgien.

En l'absence de Wakhtang VI mandé en Perse par Hussein-Schah, son frère Simon fut nommé régent. Ce prince, absolument obscur, frappa monnaie, mais on ne connaît de lui qu'une médaille de cuivre datée de Tiflis en 1124 de l'hégire (1712). Son frère le roi Wakhtang ne semble pas avoir laissé dans la numismatique traces de son passage sur le trône. Il en est autrement de ses successeurs, Bakar (1717—1724—1750), Teïmouraz (1744—1762), Héraclé II (1762—1798), Georges XII (1798—1800) et du tsarévitch David (1800—1801), qui fournissent des séries complètes de médailles.

A partir du règne de Georges XII, l'influence russe se fait largement sentir sur la numismatique géorgienne. Las du joug persan, les habitants de la Transcaucasie tournent leurs espérances vers la Russie, et l'aigle à deux têtes apparaît sur leurs monnaies au milieu des légendes musulmanes et locales. Peu après 1804, ce sont les Russes eux-mêmes qui frappent les dernières médailles géorgiennes, les seules qui depuis le moyen-âge gardent un caractère purement national. Le monnayage russe, au type géorgien, se continue jusqu'en 1810, année à laquelle l'hôtel des monnaies de Tiflis fut supprimé; le rouble remplaça dès lors le numéraire indigène.

— Placée entre l'Europe et l'Asie, la Géorgie a été sans cesse exposée aux vicissitudes de la politique de l'Orient. Chrétienne dès le IV-e siècle, persécutée par les pyrolâtres sous les Sassanides du III-e et du IV-e siècles, elle fut perpétuellement en lutte avec l'islamisme depuis la moitié du VII-e siècle. Elle est soumise aux khalifes puis aux Seldjoucides de Perse jusqu'à la fin du XII-e siècle. Alors paraissent

les Mongols, qui y font leur première invasion en 1222. Tamerlan y vient plusieurs fois depuis 1384 et la ravage de fond en comble. Elle continue à être soumise à ses successeurs, puis, jusqu'à la fin du XV-e siècle aux dynasties tatares. Vient ensuite la dynastie des Sophis de Perse. La Géorgie est persécutée et décimée par Schah-Abbas qui emmène en captivité 40.000 familles de la Kakhétie, qui vont périr dans le Mazandéran. Un moment soumise aux Turcs sous Amurath III (1578), elle est partagée entre les Persans et les Turcs, et la domination persane ne cesse pas jusque vers la fin du XVIII-e siècle.

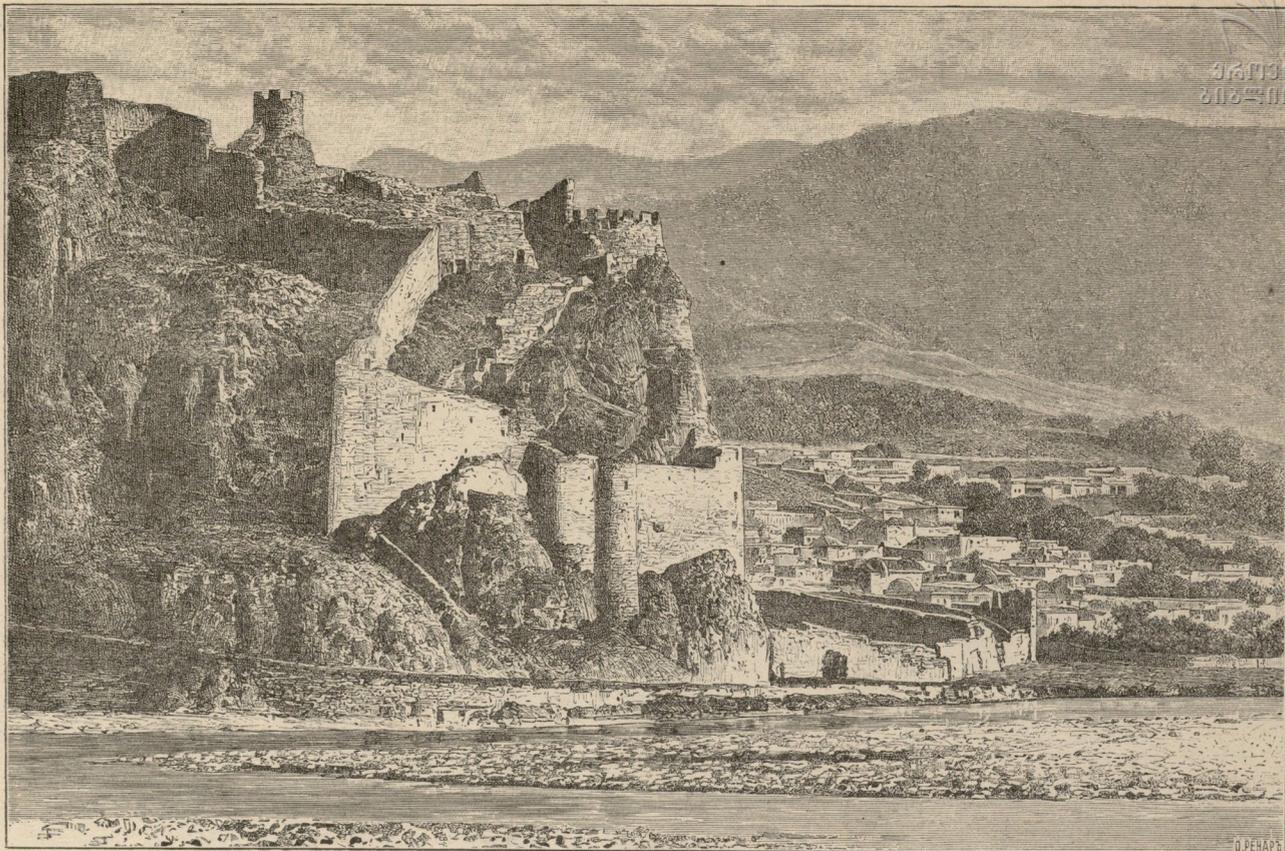
Malgré les persécutions et les calamités de tout genre qui marquent cette longue suite de siècles, la Géorgie parvint à se maintenir sous tant de dominateurs. Son histoire jette de l'éclat aux XI-e et XII-e siècles et dans les cinquante premières années du XIII-e siècle surtout. C'est le temps glorieux de Bagrat, de Davith le Réparateur et de la reine Thamar. On ne peut assez admirer la persistance de cette nationalité au milieu de tant de vicissitudes. C'est la foi vive de son peuple, un des premiers en date parmi les peuples de la chrétienté, qui la soutint, puis son courage naturel, qui trouvait d'ailleurs des éléments de défense dans une contrée généralement montagneuse.

En 1586, la Géorgie avait déjà des rapports réguliers avec la Russie, qui lui envoya toute espèce de secours en hommes et en argent. En 1783, le roi Héraclé s'en déclare vassal et repousse les propositions du shah de Perse Mohomed-Khan (1784); celui-ci, ajournant sa vengeance jusqu'en 1795, fond sur la Géorgie et dévaste Tiflis. C'est la fin. La Russie intervient et établit, avec sa domination, la sécurité à jamais.

Voilà ce que disent les médailles.

J. M.

367035940
8027070335



LE CAUCASE ILLUSTRÉ

La forteresse d'Atskhour

La forteresse d'Atskhour

Atskhour est un des nombreux châteaux qui hérissent de leurs tours la haute vallée de la Koura, dans le district d'Akhaltzik. Ce pays, qui portait le nom de Zémo-Khartli ou Khartli supérieur, a toujours partagé les destinées de la Géorgie, dont il faisait partie. Mais après le partage du roi Alexandre en 1463, le gouverneur ou atabeg du Zémo-Khartli se déclara indépendant, et ses descendants surent se maintenir jusqu'à l'arrivée des Turcs, qui s'emparèrent d'Akhaltzik en 1625 et y établirent des pachas. Deux siècles plus tard, les Russes chassèrent les Turcs et rattachèrent définitivement le Zémo-Khartli à la Géorgie. Bien des orages avaient fondu sur cette belle province jadis si riche, si peuplée, si florissante. Les Seldjoucides et les Mongols, les Persans et les Turcs en avaient fait le théâtre de leurs incursions et n'y laissèrent que des ruines. La nature même, ébranlée par de puissants soulèvements volcaniques, offre partout des images de bouleversement et de désolation. La Koura, sortant du bassin d'Akhaltzik, se précipite dans la vallée de Borjom et roule ses flots écumants entre deux bancs de montagnes crénelées, verticales, des roches brisées, qui s'entassent dans cette gorge étroite. C'est à l'entrée du défilé de Borjom que se dresse le château d'Atskhour, assis sur un pic de porphyre, dont le pied se baigne dans la Koura. Les princes du Zémo-Khartli et les atabegs ont longtemps habité ce manoir géorgien, démantelé en 1772 par le général russe Totleben. Jadis une ville s'abritait sous la forteresse, et son église, bâtie par David Couropalate, et dont on voit les débris épars sur le sol, était une des plus remarquables du pays. A la fin du XIII^e siècle, il y eut dans tout le Zémo-Khartli de terribles tremblements de terre, et, pendant le service divin, l'église d'Atskhour s'écroula et ensevelit une grande partie des fidèles sous ses ruines. Par un hasard extraordinaire, la coupole tomba, sans se briser, sur l'image de la Vierge d'Atskhour, en la recouvrant comme une cloche, ce qui fut regardé comme un grand prodige. Maintenant, à la place de la ville détruite, on voit une station de poste, et un pauvre village habité par des Arméniens, des Géorgiens, des Turcs et quelques Grecs.

Le monastère de Tathève

Entre Ouroute et Adjizour, au S.-O. de Girousi et de Choucha, dans un vallon solitaire et sauvage, le monastère de Tathève s'élève à pic au sommet d'un rocher au pied duquel coule le fougueux Bazar-tchaï. Son aspect d'ensemble est celui d'une forteresse. Fondé au IX^{ème} siècle par Ter-Ohannès on suppose que le nom de Tathève vient de celui d'Eusdathe, disciple de S^t Thadée. Les murailles sont criblées de trous produits par les boulets du terrible Schah-Abbas qui dans sa campagne de dévastation n'épargna pas ce monastère. Dans la sacristie de l'église, qui est un joli modèle d'architecture arménienne, quelques beaux vêtements ecclésiastiques, des pièces d'orfèvrerie religieuse. Dans la cour, une colonne branlante surmontée d'une croix ajourée.

06406940
0024070033

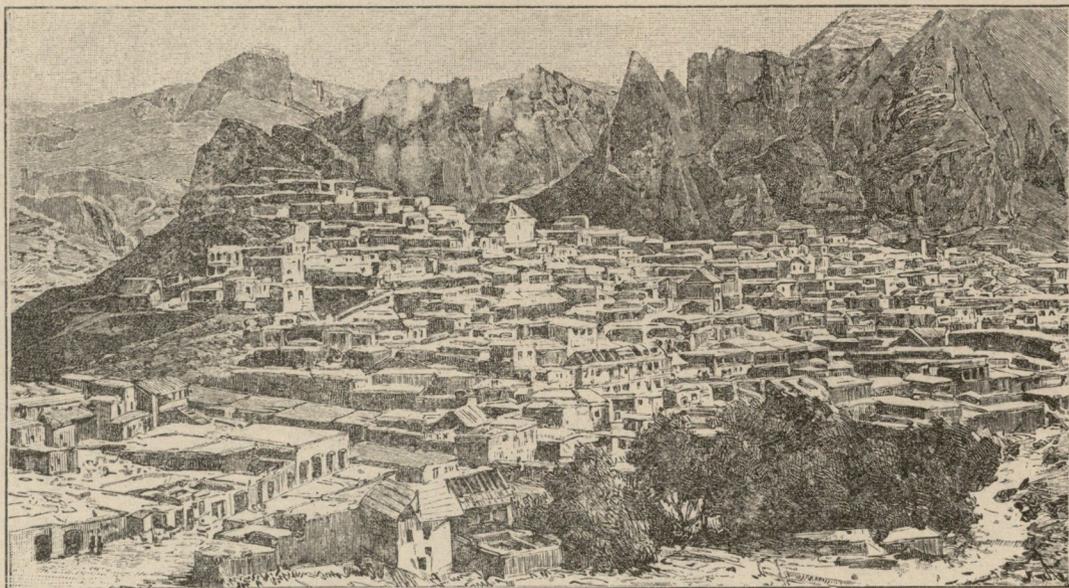


LE CAUCASE ILLUSTRÉ

Le monastère de Tathève

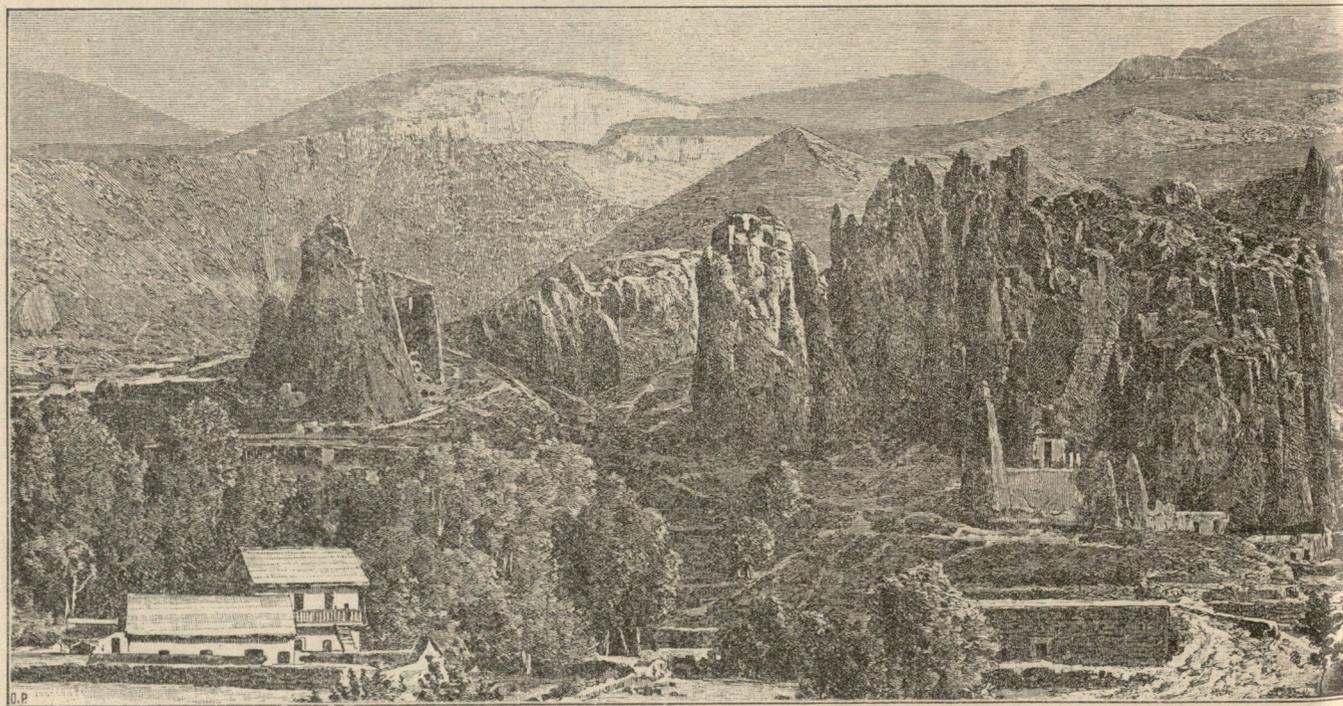
G u é r o u s s i

Guéroussi, ou le „village des Piliers“, ainsi nommé des aiguilles de tuf sculptées par les eaux dans la terrasse en pente sur laquelle le bourg est construit, est le chef-lieu administratif du district de Zanguézour. Les maisonnettes à toits plats, servant de degrés les unes aux autres, forment du haut en bas un escalier bizarre, au-dessous duquel se cachent les habitants che-



Dessin de Taylor

minant en des rues souterraines; d'autres demeures, des étables sont creusées dans la cendre volcanique de la terrasse, et des éboulis couverts de broussailles en défendent les abords; en bas, des ormeaux au vaste branchage bordent le torrent. Le bourg



Dessin de Taylor

actuel de Guéroussi est d'origine moderne. En été, quand des milliers de bergers nomades mènent leurs troupeaux dans les pâturages de Zanguézour, Guéroussi devient, pour quelques semaines, une cité commerçante.

INTERCESSION DE SAINT GEORGE

ESQUISSE DES MŒURS ARMÉNIENNES DE TIFLIS *

Le vieux monastère de „S-t. George blanc“, apparu en songe à la mère Elisabeth Moumatzogh et indiqué par „le devin des songes“, est à soixante-dix verstes au Sud-Est de Tiflis, dans l'ancienne province de Somkhétie. Il est bâti sur un plateau montagneux entouré de grandes forêts, Un climat tempéré, des sources, des ruisseaux, un horizon immense où s'éparpillent de nombreux villages, des champs fertiles, de riantes vallées. etc., tout cela forme un ravissant tableau. Tandis qu'un vent doux et rafraîchissant, traversant le feuillage des pins et des tilleuls, y renouvelle sans cesse l'air, le chant des oiseaux, des rossignols, les parfums des fleurs font de ce lieu saint un séjour charmant non seulement pour les religieux qui y habitent mais pour tous les pèlerins qui veulent y résider.

Par ses vastes bâtisses, ses propriétés considérables, sa maison hospitalière ouverte à tous, sa discipline et sa propreté, cet ancien couvent était connu comme un modèle d'institution monacale. C'était le type des anciens couvents d'Arménie. Le clergé peu nombreux qui l'habitait se composait d'un évêque, le supérieur, de quatre ou cinq archimandrites, d'autant de moines, de quelques archidiaques, diacres, clercs et de quelques serviteurs.

La magnifique église dédiée à S-t. George, attenante au couvent, avait été construite et embellie dans le style d'architecture arménien. Une bibliothèque, riche en manuscrits précieux, une salle de lecture et d'étude attestaient l'activité et le zèle des religieux.

Le supérieur du monastère, par sa démarche majestueuse, sa haute taille, sa tête vénérable, à barbe blanche, à nez aquilin, éclairée par deux grands yeux noirs, rappelait le portrait légendaire de S-t. Grégoire l'Illuminateur d'Arménie. Il reçut avec empressement la famille Ardarian qui venait d'entrer dans la cour. Suivi des membres du clergé, il conduisit les pèlerins à l'église où commencèrent les prières du soir. Puis on porta le malade devant le grand tableau représentant S-t. George à cheval terrassant le dragon, et le supérieur, revêtu de ses ornements sacerdotaux, tenant dans ses mains la croix à reliques du saint, adressa à haute voix ses prières au Tout-Puissant, au Christ, à la Vierge, leur demandant d'exaucer les supplications de la famille Ardarian et de faire au jeune malade, par l'intercession de S-t. George, la grâce divine de recouvrer la santé. En prononçant cette prière, l'évêque leva plusieurs fois ses grands yeux noirs vers le tableau, fit baiser la croix au malade et à toute l'assistance. A ce moment, Vasso, sous l'influence d'une crise nerveuse qui fit tressaillir tout son corps, fut pris de frissons indescriptibles et éprouva en même temps un certain soulagement qui fut le premier symptôme de sa guérison. On lui administra immédiatement de l'eau bénite du couvent. Elisabeth qui, avec tout l'entourage, priait avec ferveur mentalement et faisait des génuflexions sans nombre devant toutes les images qui ornaient le chœur de l'église, prit un peu de poussière du cadre de S-t. George, la mélangea avec un peu d'eau bénite et en frota le front de Vasso en lui disant:

* Voir le N° 11 du „Caucase Illustré“



„Que l'eau et la terre du puissant guerrier S-t. George te soient remède efficace!.. Que tu recouvres la santé!.. Que tu aies longue vie pour ton foyer!..“

En sortant de l'église, le supérieur invita la famille à occuper une grande et belle chambre à terrasse qui surplombait au Sud-Est les épaisses murailles du couvent, et, en même temps, il ordonna à tout son clergé et à tous les serviteurs de prodiguer tous leurs soins au malade et aux pèlerins. Vasso, sa mère, sa sœur et Elisabeth s'y installèrent. Solomon, pour ne gêner personne, planta dans la cour la tente en toile blanche qu'il avait apportée de Tiflis et y campa.

Vasso, ramené à la foi, réconforté par l'air vivifiant et pur du miraculeux couvent, se rétablissait à vue d'œil. Après avoir passé les trois mois de Juin, de Juillet et d'Août avec sa famille dans ces lieux paisibles, entouré de soins et de prières, il obtint enfin, par l'intercession de S-t. George, sa guérison tant souhaitée. Le jour de l'exaltation de la croix, Elisabeth, Vasso et les siens communierent. A la fin de la liturgie, célébrée par tout le clergé en grande pompe et avec les chants nationaux arméniens, l'évêque s'approcha du convalescent et lui lut le passage de l'évangile de S-t. Luc où se trouve la phrase du Christ: „Lève-toi; va; ta foi t'a sauvé!“— Ces mots se gravèrent profondément et à jamais dans l'âme du jeune homme.

Ce jour-là aussi, Solomon, qui pendant tout le temps du pèlerinage n'avait cessé de prodiguer ses peines et son zèle à la famille, fit égorger un second bélier en l'honneur de S-t. George et en distribua les morceaux aux villageois voisins qui étaient venus au couvent. Le lendemain, un jour des morts, en mémoire du père Karapet et pour le repos de son âme, un moine récita les prières. Puis, le sur-lendemain, la petite troupe reprit la route de Tiflis, bénissant la mémoire de S-t. George.

Les relations purement amicales au début entre Marguerite et Solomon prirent, pendant ce pèlerinage, un autre caractère. A l'ombre du couvent, au chevet de Vasso, entre ces deux vieilles femmes courbées par le chagrin mais vaillantes d'espérance, un doux sentiment naquit entre ces deux jeunes gens que les souffrances d'un malade rapprochaient sans cesse dans leurs soins ingénieux. Ils s'aimèrent sans se le dire; en partageant leurs inquiétudes fraternelles, ils s'étaient partagé leurs cœurs. Revenus à Tiflis, ce fut encore Elisabeth, le bon génie de la famille, qui les fiança, heureuse de donner à son amie Maka un second fils qui l'entourerait de tendresse.

Vasso, complètement rétabli, après être allé en Europe terminer ses études, est revenu au Caucase diplômé, et y exerce ses fonctions publiques avec honneur. Il se souvient toujours de l'intercession de S-t. George et de la parole divine: „Ta foi t'a sauvé.“— La mère Elisabeth Moumatzogh ne s'était pas trompée!

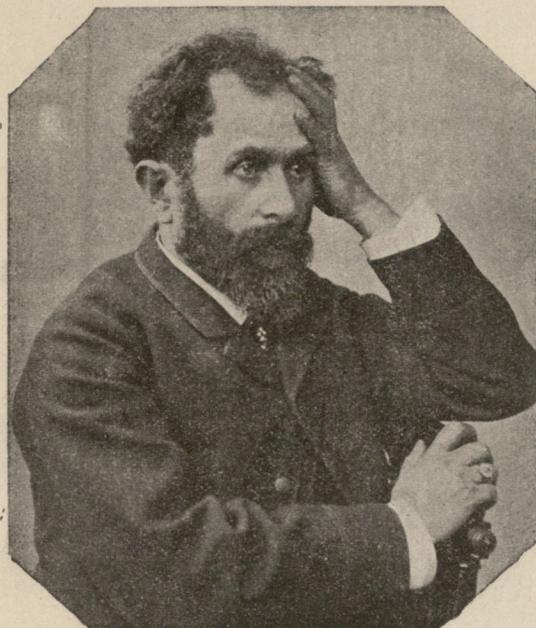
Tiflis, Décembre 1900.

Traduit de l'arménien par l'auteur

N. Haro

UN ANTIQUAIRE CAUCASIEN

Simple photographe à Tiflis, Alexandre Roïnoff s'était épris de l'archéologie. En voyageant dans tout le Caucase pour y recueillir des vues, il avait collectionné une foule d'objets anciens, des bibelots de tout genre. Au Daghestan, il eut la bonne fortune d'acquérir à vil prix cinq magnifiques chaudrons de bronze, des aquamaniles gravées et ciselées fort intéressantes comme formes, une multitude de pots en cuivre repoussé, des statuettes, des pierres sculptées, une série de porcelaines et de faïences persanes et chinoises, des armes, des instruments de musique, des monnaies des étoffes etc., etc.



Très faible connaisseur, et sans avoir les notions nécessaires pour être un prudent antiquaire, Roïnoff s'exagérait un peu la valeur de ses vitrines. En mourant, en 1898, il a généreusement légué à la „Société de propagande de l'instruction parmi la population géorgienne“ toutes ses trouvailles et tout ce qu'il appelait „ses richesses“. Ce petit musée, qui aurait besoin d'être classé et installé autrement qu'il ne l'est dans la Bibliothèque de „la Société géorgienne“, contient quelques objets curieux noyés au milieu d'épaves sans importance.

J. M.

CONTE GÉORGIEN

Un jour, un homme atteint de surdité, ayant perdu un bœuf, partit à sa recherche. Ayant rencontré un passant, il se mit à le questionner. Or, celui-ci qui était encore plus sourd, venait de trouver un âne. Ne comprenant pas un mot de l'histoire du bœuf, il répondit: „Si cet âne est à toi, tu dois me donner une récompense pour l'avoir trouvé“. Ils ne purent se comprendre. Un homme passa à cheval, une femme en croupe. Ils s'approchèrent de lui, et l'un l'interpella à propos de son bœuf et l'autre à propos de son âne. Le cavalier se trouva, par aventure, encore plus sourd que les deux autres, et s'imaginant qu'ils avaient jeté leur dévolu sur la femme qu'il traînait, il leur cria avec force serments: „Ma femme est morte; c'est sa servante! ne pensez pas que je l'enlève!“ En désespoir de cause, ils se rendirent chez le Cadi pour exposer leur requête. Le Cadi, aussi vieux que Noé, perclus de corps et d'esprit, était sourd. Comme on célébrait en ce moment les fêtes du Ramazan, il prit les plaignants pour des messagers de la nouvelle lune et dit: „Eh bien! puisqu'ils ont vu la lune, sonnez clairons, sonnez trompettes!..—Et pas un n'y entendit goutte!

D'après le prince Saba Soulkhan Orbéliani

LES ARTISTES DU THÉÂTRE GÉORGIEN

Vladimir Sardionovitch Alexeïeff-Meskieff, né en 1857 à Thélaff en Kakhéthie, eut dès son enfance la passion du théâtre et fit ses premiers essais, à onze ans, sur la scène improvisée du gymnase où avaient lieu des petites représentations scolaires. Après avoir terminé ses études, il entra dans le professorat et fut pendant quelque temps maître de sciences naturelles.

En 1881, pendant ses débuts, au milieu d'une troupe d'amateurs russes, sur la scène du théâtre de Tiflis, David Eristoff, qui adaptait alors le drame de Sardou „Patrie“ à l'histoire de Géorgie, appréciant les qualités du jeune Meskieff et trouvant en lui l'artiste qu'il rêvait pour créer le rôle de Karloo (Lévan), le fit engager immédiatement dans la troupe géorgienne.



Meskieff, qui pendant dix-sept ans avait habité avec son père Kieff et Moscou, fut obligé d'apprendre le géorgien, qu'il ne parlait pas et qu'il n'écrivait pas, en employant la langue russe et en écrivant en russe les mots et les phrases de géorgien qu'on lui dictait pour ses rôles. En peu de temps son apprentissage fut achevé.

Son succès dans „Patrie“ (*Samschoblo*) fut immense; il sut faire pleurer le public qui ne lui ménagea ni les applaudissements ni les éloges.

Jusqu'en 1881, le répertoire du théâtre géorgien se bornait à des comédies et à des vaudevilles. Meskieff inaugura le drame. Pour se perfectionner, il joua pendant six ans dans des troupes russes de province, et, revenu au Caucase en 1890, il aborda les rôles difficiles du théâtre de Shakspeare, de Schiller etc. etc.

Très joli garçon, il lui manque peut-être un peu de taille et une voix suffisante pour être entendu de toute la salle, mais il rachète ces deux légères imperfections par une grande chaleur de tempérament, un jeu très expressif et une note très douce dans les scènes de sentiment.

La troupe du théâtre géorgien, il faut l'avouer, n'a pas d'ensemble parce qu'elle n'a ni écoles, ni professeurs, ni cours de déclamation et de maintien, et que les nouvelles recrues, ne se faisant pas un répertoire et n'adoptant pas un emploi spécial, remplissent indistinctement les rôles les plus opposés et les moins dans leurs cordes. De plus, le nombre des répétitions est dérisoire; on monte une pièce de cinq actes en quelques heures; les rôles alors ne sont pas sus; la mise en scène est mal réglée et les entr'actes interminables.

Si le Comité qui administre le théâtre géorgien voulait se décider à ouvrir un petit Conservatoire, Abachidzé conduirait à merveille la classe de comédie, et Meskieff celle de drame.

J. M.

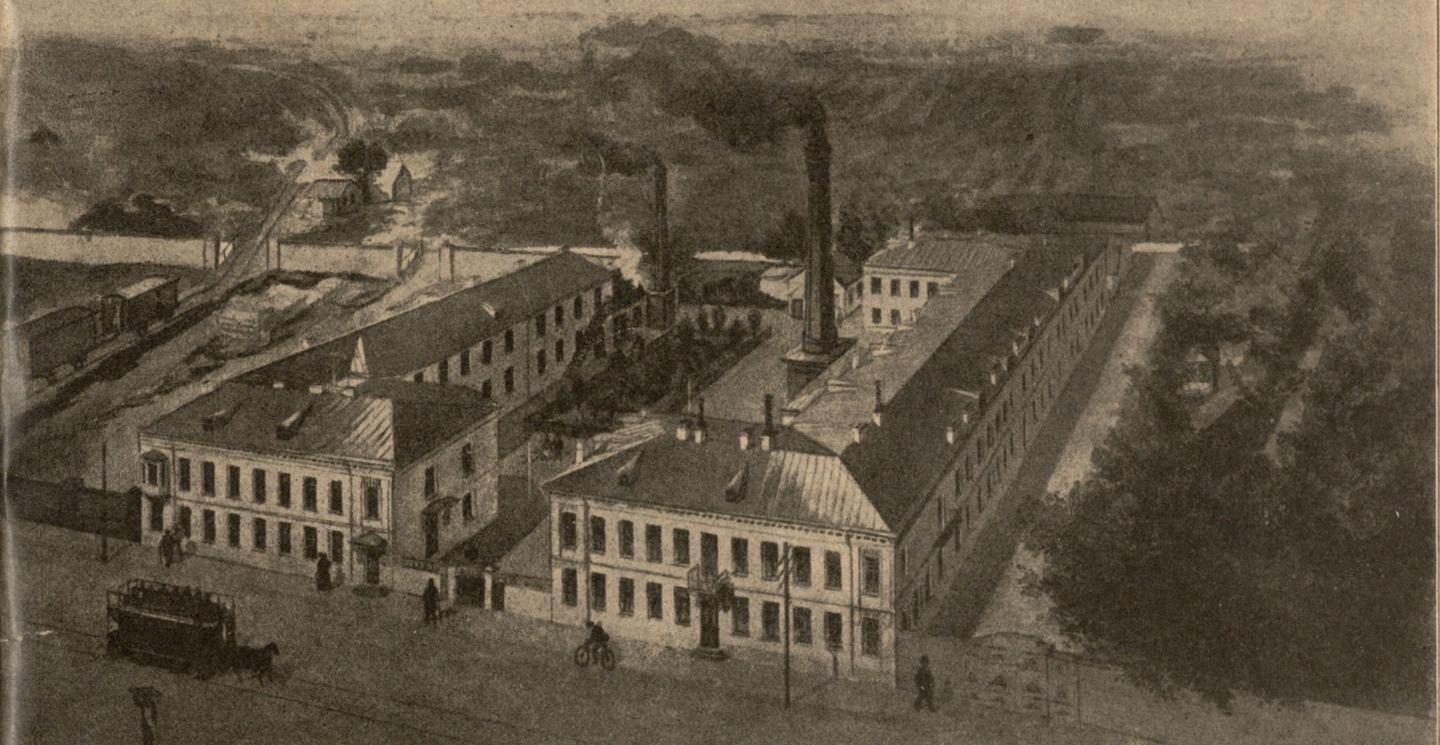


ФАБРИКА ПИЩЕВЫХЪ КОНСЕРВОВЪ ДЛЯ ВОЙСКЪ
ОСНОВАНА въ 1862 году.

ФАЗИБЕРТЪ

С-ПЕТЕРБУРГЪ

16036320
1901933



FABRIQUE DE CONSERVES ALIMENTAIRES

SPÉCIALEMENT POUR L'ARMÉE

F. AZIBERT

42 Ancienne perspective de Péterhoff

St. PÉTERSBOURG

Депо въ главномъ магазинѣ офицерскаго экономическаго общества

Литейный просп., С.-Петербургъ



ПОСТАВЩИКЪ ДВОРА
ЕГО ИМПЕРАТОРСКАГО ВЕЛИЧЕСТВА
ХУДОЖЕСТВЕННАЯ
ПОЗОЛОНАЯ, СТОЛОНАЯ И РЕЗНАЯ МАСТЕРСКАЯ
А. ЖЕБЕЛЬ

Золочение куполов
и церковных оград

Исполнение иконостасовъ
и возобновление

КИОТЫ
АНАЛОИ,
ПЛАЩАНИЦЫ И ПРОЧ.

ВНУТРЕННЯЯ ОБСТАНОВКА
ЦЕРКВЕЙ

Мастерская въ С. ПЕТЕРБУРГѢ
Гороховая ул. № 45

Лит. И. Брауна.